

Lenoël avait mis le nom d'Armand à côté de celui de Fernande, ils s'assirent l'un près de l'autre ; elle rougit. Lui, qui n'avait aucune arrière-pensée, n'éprouva pas la moindre émotion, il n'était pas fâché d'avoir cette jolie voisine ; mais il était trop résolu à ne pas lui faire la cour pour éprouver la moindre impression.

À droite de Fernande, était un monsieur des plus insignifiants qui, trouvant à parler à une dame non moins sotte que lui, s'entretint avec elle des mille riens dont s'alimente la conversation entre imbéciles ; de ce côté Fernande fut parfaitement tranquille.

Armand avait pour autre voisine une dame qui se trouvait près de l'étudiant en droit Lamberquier, lequel lui faisait la cour ; ils eurent fort à galantiser tous deux ; si bien que personne ne s'occupa de Fernande et d'Armand. Celui-ci admirait sa voisine, non point en sournois, à la dérobée, mais franchement, si bien qu'il s'aperçut qu'il la gênait.

— Mademoiselle, dit-il en souriant, encore un regard pour bien mettre votre image dans mon souvenir et je vous laisse tranquille ensuite. Laissez-moi vous dire seulement qu'il est malheureux que vous ne soyez pas une statue de marbre.

— Pourquoi donc, monsieur ? demanda Fernande interdite.

— Parce que l'on pourrait vous admirer à l'aise, sans vous importuner. De grâce, ne croyez pas à un compliment banal, encore moins ne vous figurez pas que je cherche à vous plaire ; je suis tout simplement frappé de vos perfections, vous êtes pour moi un chef-d'œuvre de statuaire ayant la vie. Je me mépriserais si j'éprouvais l'ombre d'un autre sentiment que l'admiration la plus pure.

Fernande leva les yeux, son regard rencontra celui d'Armand, elle y lut la franchise et prit confiance en lui ; puis, baissant la tête murmura presque douloureusement :

— Suis-je donc si belle !

Il y avait une naïveté touchante dans cette exclamation.

Fernande comprenait que la pureté de son type de madone la plaçait en quelque sorte hors nature et la divinisait ; elle sentait que, placée à une telle hauteur, elle serait isolée. Cette perspective l'effrayait.

Jusqu'ici on l'avait toujours traitée en sainte ; elle imposait le respect et tous ceux qui l'approchaient subissaient une sorte d'intimidation ; cette solitude de cœur pesait à Fernande depuis longtemps ; elle eût voulu, comme les autres jeunes filles, causer, rire et badiner, elle n'osait manifester ce désir ; n'étant point coquette, elle ne savait pas provoquer adroitement ; elle attendait que quelqu'un la comprit.

Armand, étonné de l'exclamation de Fernande, examina la jeune fille ; il lut l'ennui dans ses yeux mélancoliques, et, d'intuition, il devina la situation d'âme dans laquelle se trouvait Fernande.

— Je suis désolé, dit-il en souriant, de ne pas être votre frère, mademoiselle.

— Pourquoi donc ? demanda-t-elle d'un air joyeux.

— Parce que vous vous ennuyez et que je saurais vous distraire. Les hommages dont on vous accable vous fatiguent ; vous êtes lasse d'encens ; vous trouvez fastidieux d'être toujours l'objet d'un culte ; bref, vous voudriez devenir une jeune fille qui se promènerait honnêtement dans les sentiers de la vie, comme les autres. Or, si j'étais votre frère, je vous offrirais mon bras et je vous ferais voir du monde tout ce qu'une demoiselle bien élevée peut en voir.

Fernande poussa un gros soupir.

— Vous avez raison ! dit-elle ; il est bien malheureux pour moi que je n'aie pas un frère.

— Vous avez un mari ! fit Armand en souriant.

Elle rougit beaucoup.

Il continua :

— Vous pourrez choisir. Vous avez une grosse dot et votre beauté.

— J'ai peur, dit-elle, que l'une et l'autre n'écartent les prétendants ; j'en serai peut-être réduite à coiffer sainte Catherine ou à épouser une personne que je n'aimerais pas.

Armand, cette fois, regarda très attentivement Fernande qui baissait les yeux ; elle craignit d'en avoir trop dit ; il lui semblait qu'elle se jetait à la tête de ce jeune homme ; à vrai dire, elle n'avait pas reçu d'une mère cette éducation savante qui apprend la stratégie et la tactique aux jeunes filles.

Fernande se sentait au fond de l'âme une profonde sympathie pour Armand ; elle eût voulu qu'il l'aimât ; elle avait cette chaste loyauté vis-à-vis d'elle-même de s'avouer que son cœur battait vite à côté de ce jeune homme, qu'elle éprouvait une délicieuse sensation de plaisir à se sentir près de lui, qu'elle l'aimait enfin ? Il semblait, comme les autres, intimidé ; elle l'encourageait franchement, sans hypocrites subterfuges, sans comédie et sans manège.

Armand, de son côté, n'était pas l'homme des faux-fuyants et des lignes courbes ; il allait droit au but.

— Mademoiselle, dit-il en baissant la voix, vous avouez que vous vous ennuyez ; vous êtes à l'âge où une jeune fille pense qu'il lui faudra faire un choix quelque jour ; vous êtes sincère et bonne : voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions ?

— Oui, monsieur ? dit-elle très bas, très fermement, mais pourpre comme une cerise.

— Je vous demanderai donc, fit Armand, si vous accepteriez pour prétendant un jeune homme vous plaisant bien entendu, sans fortune, mais ayant une position, gagnant cinq à six mille francs par an, ayant du talent et de l'avenir devant lui.

— Si j'aimais ce jeune homme, avec le consentement de mon tuteur auquel il déclarerait ses intentions, oui, monsieur, j'accepterais sa main.

— Et vous attendriez qu'il eût conquis en un an ou deux sa position ?

— Oui, monsieur.

— Le champ est ouvert ! fit Armand tout joyeux.

— Que voulez-vous dire ? demanda Fernande.

— Mais, mademoiselle, vous venez d'accepter un programme qui me permet de concourir, répondit Armand. Je puis, en me rangeant et en travaillant sérieusement, devenir un des bons reporters de Paris et gagner beaucoup d'argent. Plus tard, je serai un écrivain de quelque talent ; je me sens quelque chose dans la poitrine. Je puis donc me mettre sur les rangs, et espérer. Je... Mais qu'avez-vous ? Vous pleurez...

Fernande avait en effet des larmes dans les yeux ; elle cacha furtivement sous son mouchoir de baptiste ces diamants qui tremblaient à ses cils et dit tristement :

— Hélas, monsieur, pourquoi vous battez-vous demain ?

C'était un aveu qui échappait à cette charmante fille, malgré elle. Armand en fut profondément ému : il pâlit d'émotion ; pendant quelques secondes, les dents serrées, les lèvres blêmes, il ne put trouver un mot. Enfin, il murmura à l'oreille de Fernande :

— Je vous remercie, mademoiselle, de l'intérêt que vous me portez ; je vous prie de vous rassurer ; je ne suis pas un tireur émérite, mais j'ai du poignet, ma taille et du sang-froid. J'ai des chances de m'en tirer.

— Mon tuteur sera près de vous, dit Fernande. Il vous aime déjà ; j'espère que vous suivrez ses conseils et que vous gagnerez tout à fait son affection.

— Mais je n'aurai pas d'efforts à faire pour m'ingénier à lui être agréable ; c'est un caractère et un talent que j'admire.